

Parker **Bilal**

Le Caire, toile de fond



CADRE NOIR
SEUIL

LE CAIRE,
TOILE DE FOND

DU MÊME AUTEUR

Les Écailles d'or

Seuil, 2015

et « Points » n° P4286, 2016

Meurtres rituels à Imbaba

Seuil, 2016

et « Points » n° P4516, 2017

Les Ombres du désert

Seuil, 2017

Sous le nom de Jamal Mahjoub :

Navigation d'un faiseur de pluie

Actes Sud, 1998

et Babel n° 729, 2006

Le Télescope de Rachid

Actes Sud, 2000

et Babel n° 492, 2001

Le Train des sables

Actes Sud, 2001

et Babel n° 622, 2004

Là d'où je viens

Actes Sud, 2004

Nubian indigo : une histoire d'eau, d'amour et de légendes

Actes Sud, 2006

Latitudes à la dérive

Actes Sud, 2007

PARKER BILAL

LE CAIRE, TOILE DE FOND

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR GÉRARD DE CHERGÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *The Burning Gates*
Éditeur original : Bloomsbury
© Jamal Mahjoub, 2015
ISBN original : 978-1-4088-4108-2

ISBN : 978-2-02-135999-2

© Éditions du Seuil, février 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le monde s'obscurcit,
Les ombres l'ont envahi,
Voici venir le crépuscule.

L'Épopée de Gilgamesh,
XVIII^e siècle av. J.-C.

Prologue

Telles des silhouettes de cauchemar, ils émergèrent de la tempête de sable. En file indienne. Les yeux bandés. Les mains attachées derrière le dos, reliés entre eux par une corde. Si l'un d'eux tombait, les autres devaient s'arrêter pour le remettre debout. Cinq hommes courbés en avant, luttant contre la violence du sirocco qui freinait leur progression. À l'évidence, ils ne savaient absolument pas où ils allaient.

« Des aveugles guidant des aveugles » : telle fut la première pensée de Cody.

Une sorte de rêve biblique, peut-être, mais il était trop sonné pour s'en soucier. Le rideau de sable était si épais qu'on n'y voyait pas à plus de cinq mètres à la ronde. Autour de lui, des tourbillons de fumée noire. Du métal et du caoutchouc en feu. Du sable. Tout brûlait. Et il sentait l'odeur de la mort. La fumée lui obstruait la gorge et les poumons. Il gisait là, hoquetant désespérément, tandis que les enturbannés venaient vers lui en trébuchant, toujours à la queue leu leu. Où croyaient-ils aller comme ça ? C'était presque comique. Ils butaient les uns contre les autres et l'un d'eux faillit s'étaler. Ils avançaient en un mouvement lent, sinueux, évoquant la danse d'un serpent.

Cody ne savait pas combien de temps il était resté inconscient. Il s'efforçait encore, dans sa tête endolorie, de

reconstituer ce qui s'était passé. Il n'entendait pas bien. La puanteur de chair et de métal carbonisés lui remplissait les narines. Des effluves d'essence. Un véhicule en feu. La carcasse de leur Humvee, avec un gros trou au milieu. Les pneus qui brûlaient. Un engin explosif. Ils étaient tous morts. Ça, il en était sûr.

Tournant la tête, il vit les jambes et le torse de son copain Jo Jo. Le reste de son corps avait disparu. Et tout ça pour quoi ? Ils risquaient leur vie chaque fois qu'ils sortaient en patrouille, mais qui cherchaient-ils à protéger ? « Si nous n'étions pas là, contre qui se battraient les terroristes ? » Cette question, il avait bien dû la poser mille fois. Ça n'avait aucun sens. Le sergent Andrews lui avait répondu : « Cesse de gamberger. Pense à la mission. Pense simplement à surveiller le dos de ton pote et à rester en vie. Sinon, tu n'y arriveras pas. » Excellent conseil, sauf qu'il n'avait été d'aucune utilité au sergent. Ça, Cody s'en souvenait. Une perquisition de routine. Quoi de plus bête ? Ils l'avaient fait cent fois. Ce soir-là, ils défoncèrent la porte métallique et mirent la baraque sens dessus dessous. PON. Procédure opérationnelle normalisée. Dehors, dans le noir, toute la famille se lamentait. La vieille et ses mômes. L'une des filles était une vraie beauté. Gironde. À seize ans, elle avait un châssis qui fit saliver les soldats. Ils s'approchèrent et lui braquèrent leurs torches dans les yeux, en la bousculant un peu pour voir bouger ses nichons. Soudain, dans la cour, quelqu'un cria qu'ils avaient trouvé des fusées éclairantes et des munitions pour AK-47. On aligna les hommes contre le mur. D'où tenez-vous ce matériel ? Pas de réponse. Les hadjis marmonnaient et l'interprète faisait de son mieux pour ne pas avoir l'air d'un con. Au fond de la cour se trouvait une porte. Il faut croire que le sergent Andrews en avait assez de ce cirque absurde. Deux des gars étaient en congé maladie et ça faisait trois nuits de suite que

les autres se tapaient des patrouilles. Toujours est-il qu'il ouvrit la porte brusquement, sans réfléchir. Il y eut un déclic. Une chaleur intense. L'explosion projeta Andrews en arrière. Tout l'angle de la maison avait été soufflé. Non loin de là gisaient les restes du sergent. Juste un torse sans tête, de la viande noircie et brûlée. Alors les gars perdirent les pédales. Ils s'en prirent aux hadjis, les frappèrent à coups de crosse et à coups de pied jusqu'à ce qu'ils n'aient plus la force de continuer. Trois d'entre eux traînèrent la fille à l'intérieur. Là, les choses durent déraiper, parce qu'elle paniqua et se mit à hurler. Son père et ses frères, agenouillés dans la poussière, dehors, écoutaient ses cris en pleurant. « Ça vous apprendra, bande d'enfoirés ! » D'une manière ou d'une autre, la fille parvint à se libérer. Hystérique, elle enjamba une fenêtre et s'enfuit dans les ténèbres. Cody et deux autres sautèrent dans le Humvee et se lancèrent à sa poursuite. Tout ce qu'il voyait, c'était le cul nu de la fille qui ondulait dans le noir tandis que Jo Jo, à côté de lui, n'arrêtait pas de dire : « Quelle connerie monumentale ! » Il répétait ça sans discontinuer. « Quelle connerie monumentale ! » Cody allait lui intimer de la boucler quand, soudain, ils heurtèrent un obstacle. Les lumières s'éteignirent et, quand il rouvrit les yeux, la tempête de sable soufflait et tous les autres étaient morts. Fin de partie.

Les cinq enturbannés s'étaient arrêtés. Ils se tenaient en rond, blottis les uns contre les autres, ne sachant quelle direction prendre. Cody dut s'évanouir à ce moment-là. En tout cas, il ferma les paupières et, quand il les rouvrit, Wild Bill Hickok était penché sur lui. Du moins, l'homme ressemblait à Hickok... ou peut-être au général Custer ? Longs cheveux blonds flottant autour de son visage tanné. Barbe en pointe et moustache tombante. Lunettes de soleil profilées. Cody ne put saisir ce qu'il disait. Il sentit qu'on

lui redressait la tête pour porter une gourde à ses lèvres. Il but avec avidité.

« Je suis gravement blessé ? » balbutia-t-il.

Le tintement dans ses oreilles persistait, mais il pouvait de nouveau entendre.

« Des côtes cassées, un bras amoché. Des éclats de shrapnel dans l'épaule. Tu survivras.

– Les autres. »

Hickok abaissa la gourde. « Comment tu t'appelles, soldat ?

– Jansen, Cody, monsieur. Caporal.

– Eh bien ! Cody, tu es un sacré veinard, tu peux me croire. »

Cody plissa les yeux pour mieux distinguer les insignes sur les épaulettes de Hickok. Des tibias croisés et une espèce d'animal qui ressemblait à un chien, sauf que ce n'était pas un chien.

« Vous faites partie des Forces spéciales ?

– Merde, non ! Nous, on est les foutus cavaliers de l'Apocalypse ! »

Hickok s'esclaffa, la tête rejetée en arrière. Cody comprit alors qui étaient ces hommes. Des *contractors*. Des mercenaires. Des soldats de fortune. Tous portaient des uniformes avec le même insigne sur l'épaule : un cercle rouge avec un chacal vert sur fond de tibias en croix. Les *contractors* agissaient à leur guise et gagnaient environ dix fois la solde d'un troupier ordinaire.

Un Latino répondant au nom de Raul pansa ses plaies.

« Qui sont-ils ? s'enquit Cody en indiquant les Arabes.

– Des insurgés, gloussa Raul. On leur fait ça, quelquefois, histoire de les emmerder. On les ligote et on les laisse se balader. Ils ne savent pas dans quelle direction fuir. Ils se fatiguent, ça les panique. Ils sont à l'air libre mais ne

peuvent pas s'échapper. » Il se remit à rire. « Ça les met en condition pour l'interrogatoire.

– Est-ce qu'on retourne à Dreamland¹ ?

– Aucune idée, mec. Je me contente de suivre les ordres. »

Ils allaient le soulever pour l'installer à l'arrière d'un des SUV quand un individu de haute taille, tout de noir vêtu, les rejoignit à grandes enjambées. Un bandana – également noir – était noué sur sa tête, style pirate, les extrémités pendouillant sur sa nuque. Il arborait un superbe étui d'épaule contenant un gros automatique chromé, un Desert Eagle à première vue. Un beau flingue. Peu d'hommes auraient osé se promener en tenue noire dans le désert. Ça vous rendait facilement repérable. Il faisait penser à un dieu viking descendu du Walhalla pour leur prêter main-forte. Il s'avança et s'agenouilla près de Cody, lui posant une main sur le bras.

« Maintenant, fiston, tu es en sécurité. Nous te ramènerons à ton unité.

– Non, supplia Cody en lui agrippant le poignet. Je ne veux pas retourner là-bas. »

L'homme sourit. « Pas de panique, mon garçon, tu n'auras qu'à rester avec nous jusqu'à ce que tu sois rétabli. »

Cody le regarda s'éloigner.

« Tout ira bien, petit, lui dit Wild Bill. Nous avons notre palais perso aux environs de Falloujah. Tu pourras t'y reposer.

– Qui est ce type ? interrogea Cody.

– Lui, fiston, répondit Hickok avec un large sourire, c'est Dieu, ou en tout cas ce qui s'en rapproche le plus sur cette terre. »

1. Surnom de la base militaire de Volturno, près de Falloujah. (Ndt.)

Le Caire, septembre 2004

À la gare maritime, Makana regardait le coucher de soleil déployer sur la ville son manteau de pourpre. D'ordinaire, au mois de septembre, la chaleur estivale commençait à diminuer et les nuits à fraîchir, apportant aux habitants un certain soulagement. Ce n'était pas encore le cas mais, avec un peu de chance, cela ne tarderait plus. Pour l'instant, des traînées mauves et magenta striaient le ciel, tels les étendards d'une ancienne armée oubliée. Cette ville avait décidément quelque chose d'inachevé, comme si l'époque médiévale refusait de lâcher prise. Cela ajoutait à l'impression générale de confusion : on aurait pu croire que le présent allait être balayé du jour au lendemain et qu'on en reviendrait au temps des mamelouks, voire des pharaons, quand il n'y avait rien d'autre ici qu'une étendue de sable et un fleuve. Plus on regardait la ville, moins le présent paraissait substantiel. Une mince couche d'eau qui avait inondé l'ancien monde, laissant derrière elle des bâtiments disgracieux et des arcs-boutants, comme autant d'épaves échouées ici et là.

Pour le moment, c'était une ville préoccupée par la guerre, et ce depuis l'invasion de l'Irak. Au fil des dix-huit derniers mois, les manifestations avaient progressivement cessé et la plupart des gens s'étaient résignés au fait que personne ne

prêterait la moindre attention à leurs revendications, mais il n'en subsistait pas moins une colère et une hostilité sous-jacentes, une impression de trahison. L'occupation d'un autre pays arabe par une puissance occidentale, chrétienne de surcroît, mettait tout le monde mal à l'aise. Le gouvernement faisait de son mieux pour refléter le sentiment général, le président publiant des communiqués de sympathie envers le peuple irakien et réclamant la restauration du régime le plus vite possible. Rares étaient ceux qui voyaient dans cette attitude autre chose que du théâtre amateur visant à calmer le bon peuple sans mécontenter les Américains.

L'employé du guichet était un petit homme mal rasé qui faisait la conversation avec tous les clients qu'il voyait défiler. Devant lui étaient entassés pêle-mêle des billets et des pièces qu'il manipulait avec l'assurance d'un croupier de casino à Monte-Carlo, faisant passer les tickets avec célérité et dextérité à travers le trou grossièrement taillé dans la vitre.

« *Yallah, ya basha*. Remuez-vous avant que les Américains ne commencent à débarquer.

– Pourquoi viendraient-ils ici ? » L'homme qui faisait la queue derrière Makana portait une vieille chemise à carreaux généreusement parsemée d'écailles de poisson.

« Vous demandez pourquoi ? Vous n'avez donc pas deux yeux pour voir ? Pourquoi, dites-vous ? Pour nous libérer de l'oppression de nos dirigeants, tout comme ils l'ont fait en Irak.

– N'y comptez pas trop, intervint une femme au regard las, habillée de noir. Nous n'avons rien qui les intéresse.

– Attendez, vous verrez, dit le croupier d'un ton assuré en poussant des pièces en direction de la cliente suivante, une fille de seize ans qui serrait contre elle un bébé qu'elle avait du mal à tenir dans ses bras. Quand ils en auront fini avec le pétrole irakien, ils auront soif de bonne eau et ils se pointeront chez nous. »

L'homme aux écailles de poisson s'attarda, le visage tordu par l'anxiété. « Qui a installé le président à son poste, d'après vous ? Il est leur marionnette. Les Américains ne feront jamais rien contre lui. »

Makana les laissa à leur discussion et descendit tranquillement la rampe jusqu'au quai où les autres passagers attendaient. Au loin, déjà, le bateau-taxi était visible. Presque au ras de l'eau, l'embarcation fendait le fleuve à vive allure. À l'arrière-plan, Makana distinguait le pont qui reliait cette rive du Nil à l'île de Gezira. À l'époque où il était arrivé au Caire, le fleuve était enjambé par une bizarre structure métallique dont l'esthétique évoquait le siècle précédent. Le pont de Boulaq bénéficiait de sa légende personnelle, selon laquelle il aurait été construit par un certain Gustave Eiffel, plus connu pour la tour du même nom située à Paris. La fiction prétendait même que M. Eiffel, désespéré de constater que le pont basculant ne s'ouvrait pas comme prévu, s'était jeté dans le Nil. À l'instar d'une grande partie des anecdotes qui circulaient dans cette ville, les faits étaient rehaussés d'une bonne dose d'imagination. Le pont n'avait pas été conçu par l'inventeur de la célèbre tour parisienne ; quant à cette histoire de suicide, il s'agissait là encore d'une fable. Le mythe avait dû finalement s'incliner devant la réalité et le pont étroit, peu pratique, avait été remplacé par une structure en béton mal bâtie qui, jour et nuit, bourdonnait au gré des milliers de véhicules qui allaient et venaient au-dessus du fleuve.

La promenade en bateau constituait un agréable itinéraire alternatif, un intermède idyllique, un humble rappel que, sans le Nil, cette ville, toute de fureur et de férocité, n'existerait pas. Dix minutes plus tard, Makana débarquait sur la rive opposée, à Zamalek, et parcourait les rues bordées d'arbres

tandis que les oiseaux piaillaient avec excitation dans les dernières lueurs du jour.

La maison était une spacieuse villa, élégamment camouflée derrière une rangée d'énormes banians. Ali Shibaker était déjà là, à marteler la poussière de ses talons. Ce soir-là, il était paré de ses atours d'artiste : veste en velours – qu'il conservait dans un sac rempli de boules de naphthaline – et béret qui semblait avoir acquis au fil du temps une couronne de poils de chat. Makana se rappelait cette veste, qui datait des premières années où ils étaient tous deux des étrangers au Caire. Il n'aurait su dire où Ali avait pêché cette idée que les artistes étaient censés s'habiller ainsi, mais ce sujet était difficile à aborder avec lui. Ali estimait indispensable d'avoir l'allure du rôle et, dans les rares occasions où les deux amis se voyaient, Makana se sentait obligé d'éviter tout commentaire.

Apparaître en public en qualité d'artiste semblait mettre les nerfs à rude épreuve : Shibaker ne tenait pas en place et tirait compulsivement sur le foulard de soie noué autour de son cou, qui refusait de pendouiller comme il le fallait. Si d'aventure Makana ne s'était pas pointé à l'heure, Ali aurait sans doute réussi à s'étrangler.

« Où étais-tu passé ? J'attends depuis des lustres. » Makana marmonna des excuses. Mieux valait ne pas discuter quand Ali était de cette humeur-là. « Entrons, il ne faut surtout pas être en retard. »

Ils étaient, selon l'estimation de Makana, pile à l'heure, mais il jugea inutile d'en faire la remarque. Il franchit la grille à la suite de son ami, passant devant deux hommes chargés de vérifier les invitations. Ali ayant très certainement déjà fait une douzaine d'allers-retours pendant qu'il attendait, les cerbères l'ignorèrent et poussèrent un soupir de soulagement, heureux de voir ses talons.

Le jardin était une vaste étendue de pelouse verte bordée de buissons, de margousiers et de palmiers. En fait, la végétation était tellement luxuriante que le monde extérieur semblait s'arrêter net à la grille : il cessait d'exister, cédant la place à une autre époque. Un sentier éclairé par d'anciennes lampes à pétrole menait jusqu'à la maison. La lumière vacillante conférait à la scène une atmosphère intemporelle qui rappela à Makana les pachas ottomans du XIX^e siècle vivant à l'intérieur d'un cocon soyeux, aux antipodes du destin malheureux du peuple. En tout cas, la superbe villa qui se dressait au bout de la pelouse aurait très bien pu dater de cette période. Quelques marches menaient à une galerie à colonnades qui faisait toute la longueur de la façade. À droite, des portes-fenêtres ouvraient sur une série de pièces brillamment éclairées qui communiquaient entre elles. Il s'en échappait un brouhaha de voix et un fond musical qui se mêlaient dans l'air nocturne. Des deux côtés de l'escalier, sur de longues tables recouvertes de nappes blanches, étaient disposées des victuailles et des boissons. Makana ralentit, soudain tenaillé par la faim. Ali le tira impatiemment par la manche.

« Pas le temps de manger maintenant. »

Une femme en élégante robe noire, portant un châle diaphane qui ne parvenait pas à cacher ses épaules nues, lui adressa un sourire.

« Ne lui parle pas, à celle-là, c'est une vipère ! » chuchota Ali d'une voix mauvaise.

Il rendit son sourire à la femme, qui n'était manifestement pas décidée à se laisser snober. Elle leur barra le chemin et tendit la main.

« Ali, vous n'alliez quand même pas passer devant moi sans me dire bonjour ? »

– Jamais de la vie ! » Il serra la main de l'inconnue dans les siennes et se livra à un numéro convaincant de fervent admirateur. « Quel plaisir de vous voir, Dalia !

– Vous ne me présentez pas votre ami ?

– Si, bien sûr. Voici Makana, mon agent.

– Votre agent, vraiment ? Il faudra absolument que nous fassions connaissance. » C'était une femme séduisante, d'une quarantaine d'années. Une lueur de malice un peu éteinte brillait dans ses yeux.

Le sourire toujours épinglé sur ses lèvres, Ali entraîna Makana dans son sillage. Celui-ci demanda : « Qui était-ce ?

– Dalia Habashi. Encore une marchande de tableaux. Elle déteste Kasabian, évidemment. Question goût, elle ne lui arrive pas à la cheville. Regarde ses vêtements, cette façon de s'exhiber.

– Penses-tu que c'était une bonne idée de me présenter comme ton agent ?

– Bien sûr, pourquoi pas ? Ça lui donne l'impression que tu es quelqu'un d'important.

– Mais si elle découvre la supercherie ?

– Ne t'en préoccupe pas. Je sais comment fonctionne ce monde-là. »

Makana se tut. Ali était nerveux comme un chat égaré dans un combat de chiens. Ils montèrent l'escalier, en haut duquel ils furent accueillis par un imposant gaillard en costume gris argenté. Bien qu'il ne l'eût jamais rencontré, Makana comprit tout de suite qu'il s'agissait d'Aram Kasabian.

« Ali, Ali, où étiez-vous donc passé ? Nous vous attendions. »

Pour un homme d'une soixantaine d'années, Kasabian en paraissait vingt de moins. Il avait des traits lisses, des cheveux gris ondulés assortis à son costume, sa main était fraîche au toucher et il dégageait le parfum d'une coûteuse eau de

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea

Récit d'un avocat

William Gay

Petite Sœur la Mort

Clayton Lindemuth

En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi

La Vérité du petit juge

Sam Millar

Au scalpel

Franz Bartelt

Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook

Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann

Demain c'est loin



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018 N° 135996 (00000)
Imprimé en France